

## Souvenirs d'Emmanuele Gazzo sur la signature des traités de Rome (avril 1987)

**Légende:** En avril 1987, à l'occasion du trentième anniversaire de la signature des traités de Rome, Emmanuele Gazzo, fondateur et directeur de l'Agence Europe, évoque l'ambiance qui régnait lors de la cérémonie de signature, le 25 mars 1957 au Capitole, des traités instituant la Communauté économique européenne (CEE) et la Communauté européenne de l'énergie atomique (CEEA ou Euratom).

**Source:** Courrier du personnel. Avril 1987, n° 483. Bruxelles: Commission européenne. "Souvenirs d'Emmanuele Gazzo sur la signature des traités de Rome ", auteur:Gazzo, Emmanuele , p. 4-9.

**Copyright:** (c) Union européenne

**URL:**

[http://www.cvce.eu/obj/souvenirs\\_d\\_emmanuele\\_gazzo\\_sur\\_la\\_signature\\_des\\_traites\\_de\\_rome\\_avril\\_1987-fr-8f17f9ca-1c33-4618-a963-9dc8e76f84be.html](http://www.cvce.eu/obj/souvenirs_d_emmanuele_gazzo_sur_la_signature_des_traites_de_rome_avril_1987-fr-8f17f9ca-1c33-4618-a963-9dc8e76f84be.html)



**Date de dernière mise à jour:** 05/11/2015

## Souvenirs d'Emmanuele Gazzo à propos de la signature des traités de Rome (avril 1987)

Il pleuvait sur Rome dans l'après-midi du lundi 25 mars 1957. Mais, on le sait, la pluie à Rome est vite oubliée : le soleil de mars assèche rapidement le sol. Il pleuvait et sur la place du Capitole, Marc-Aurèle était impassible sur son cheval : de grosses gouttes s'écoulaient de la main de son bras droit soulevé en un amical bien que solennel geste de salut... L'empereur philosophe n'était sans doute pas surpris de voir défiler tant de personnages illustres. A son époque, Rome était plus que jamais *caput mundi*. Peut-être, lors du passage de l'un ou l'autre de ces personnages, éprouvait-il un ancien regret. Celui de ne pas avoir osé, lorsqu'il était encore temps, faire à la tête de ses légions, la grande percée vers le nord-est du monde, au-delà de l'illusoire frontière du Danube, jusqu'à l'Elbe ou peut-être à la Vistule. L'histoire de l'Europe aurait-elle été "autre" ? Plus probablement, c'était le philosophe et non pas le stratège qui réfléchissait : « Le seul fruit que l'on puisse retirer de cette existence terrestre est un comportement noble et des actions utiles à la communauté ». Cela seyait mieux à son tempérament, car pour lui, "même un petit résultat, n'est pas peu de chose".

J'étais, en tant que journaliste, invité à la cérémonie de la signature des traités de la Communauté économique européenne et de la Communauté européenne de l'énergie atomique, qui devait se dérouler dans la salle des Horaces et des Curiaces. Nous étions une toute petite foule. Ce n'était rien par rapport aux troupes bruyantes et encombrantes d'envoyés spéciaux et cameramen qui se précipitent aujourd'hui sur les lieux de tout Conseil européen, aussi insignifiant soit-il. Je savais que pendant toute la matinée, on avait travaillé au ministère des affaires étrangères pour mettre au point plusieurs textes : protocoles, déclarations communes ou déclarations d'intention. La salle dans laquelle un huissier nous introduisit avec urbanité à 17 heures, était divisée en deux parties dans le sens de la longueur par une table recouverte d'une nappe damassée dont les bords touchaient le sol. Derrière la table, tournant le dos à la paroi où le combat des Horaces et des Curiaces symbolisait, de la manière la plus opportune, le fait que c'est l'union qui fait la force (sans renoncer à la ruse), six paires de fauteuils, chaque paire étant légèrement écartée de l'autre, se succédaient. Plus en arrière, étaient disposées quatre rangées de chaises où prenaient place les invités de marque et surtout les collaborateurs de ceux qui s'apprêtaient à signer.

Face à la table, un espace vide d'environ deux mètres de largeur, était limité par une longue cordelière tressée, accrochée à de petits supports en bois. Nous étions, nous les journalistes, quelques photographes et d'autres invités, tous retenus derrière cette cordelière, juste face à « l'événement » et à ses protagonistes. Je m'étais placé bien au centre et en première ligne. Lorsque les signataires firent leur entrée, ils se disposèrent, de droite à gauche (face à nous) dans l'ordre suivant : Spaak et Snoy (Belgique), Pineau et M. Faure (France), Adenauer et Hallstein (RFA), Segni et Martino (Italie), Bech et L. Schaus (Luxembourg), Luns et Linthorst Homan (Pays-Bas) <sup>(1)</sup>. Dans les rangées derrière les signataires, j'apercevais des visages bien connus (pour ceux qui comme moi avaient été les témoins quotidiens de cette aventure). On ne peut pas les citer tous, mais rappelons-en quelques-uns, toujours dans l'ordre : Rothschild, Van Tichelen, Dubois, Hupperts, Devadder (Belgique), puis les Français : Marjolin, Deniau, Noël, Gaillard, Armand, Clappier, Guillaumat ; les Allemands : von der Groeben, Albrecht, Ophüls, Harkort, von Boek ; les Italiens : Ducci, Benvenuti, Di Falco, Cattani, Guazzugli, Bobba, Guazzaroni, Catalano (et bien d'autres) ; les Luxembourgeois : Calmes, Dühr, Pescatore ; les Néerlandais : Spierenburg, Rutten, Verrijn Stuart, Sassen, Hijzen, Kohnstamm...

Avant la signature, il y eut une série de brèves allocutions, notamment de Segni, Adenauer et Spaak (dont je reparlerai). Puis le ballet des signatures commença : six fois deux signatures sur la dernière page des deux traités et des nombreux documents annexes. Le cliquetis des appareils photos n'en finissait pas. Mais d'un coup, tout fut dominé par un vaste bruit qui s'élevait de la ville : c'étaient les cloches de tous les clochers de Rome qui se mirent à sonner à toute volée.

L'émotion était grande.

Spaak avait du mal à cacher son enthousiasme, sa joie. Et il l'avoua dans son bref propos, en disant : « Si nous parvenons à poursuivre et à achever l'œuvre dont nous consacrons aujourd'hui une étape essentielle, ce 25 mai 1957 sera une des plus grandes dates de l'histoire de l'Europe ». Au-delà de la technicité et de

l'économique, disait Spaak, « il s'agit avant tout de défendre, de sauver une civilisation, des règles morales, une conception de la vie à la mesure de l'homme fraternel et juste ». Il ajouta : « Cette fois, les hommes d'Occident n'ont pas manqué d'audace et n'ont pas agi trop tard... Ils ont fait une grande chose et ils l'ont faite, ce qui est remarquable et peut-être unique, en répudiant tout usage de la force, toute contrainte, toute menace ». Pour conclure : « Maintenant que nous achevons la première étape de notre œuvre, celle de la décision, nous voudrions la livrer à la jeunesse de nos pays parce qu'elle réalise les promesses de l'avenir ».

On notera que Spaak parle d'« une étape », d'une « promesse à réaliser », d'une « œuvre à achever ». De même, Schuman et Monnet avaient parlé, sept ans auparavant, d'un « premier pas », d'« efforts créateurs », de « premières assises concrètes ». Il est clair que ceux qui ont agi avec courage et peut-être témérité dans des circonstances difficiles savaient qu'il ne s'agissait que d'un *commencement* et que l'issue dépendait de ce que leurs successeurs auraient su faire.

Ce soir-là, nous étions tous conscients de ce que tout reposait sur des lendemains qui n'avaient pas du tout l'air de chanter. On avait presque peur d'avoir eu tant de courage. Quelqu'un avait aussi un tout petit peu mauvaise conscience, sachant que déjà quelque chose avait été lâché. Le mot « supranational » était devenu tabou. Il était devenu impossible de parler de « Haute Autorité ». L'alliance entre les néo-nationalismes ricanants et les intérêts acquis, qui se considéraient menacés par le changement, employait les grands moyens : les forces centrifuges étaient déjà à l'œuvre. Le reste du monde n'avait aucune sympathie pour ce nouveau-né qui dérangeait « les courants traditionnels de trafic ».

Quelqu'un parlait de « petite Europe protectionniste », et même à l'intérieur de la Communauté, il y en avait, comme Erhard, qui tenaient le même langage. Les Italiens craignaient de voir détruite leur industrie naissante. Les Français étaient inquiets pour leurs territoires d'outre-mer. Les Néerlandais ne croyaient pas au passage de l'union douanière à l'union économique.

Tous redoutaient, sans le dire, une réédition de ce qui s'était passé trois ans auparavant, lors du refus français de ratifier le traité de la CED.

Mais il était clair que désormais il fallait avancer, aller jusqu'au bout, quitte à tout perdre. Sous couvert d'union douanière et de mise en commun des ressources nucléaires, c'était l'Europe politique qui était en chantier.

Trente ans plus tard, chacun sait que la Communauté d'aujourd'hui n'est plus celle qui s'était faite sous le regard indulgent de Marc-Aurèle. Ce n'est plus la petite Europe. C'est quelque chose qui est allé même très loin. Mais « les promesses de l'avenir » ont-elles été tenues ? Ceux-là mêmes qui étaient à côté des premiers inspireurs savent que non. Ils savent qu'ils n'ont pas transmis aux nouvelles générations une Europe susceptible de les mobiliser, une Europe qu'ils reconnaîtraient désormais comme leur deuxième patrie. Les traités de Paris et de Rome avaient, et ils ont toujours, une finalité précise : fonder une entité nouvelle, basée sur la solidarité des peuples et sur leur action responsable, exprimant une vision européenne du monde.

Tout cela s'appelle un pouvoir politique fédéral, issu et soutenu par la démocratie. Peut-être a-t-on manqué d'audace et a-t-on agi trop tard. La réflexion sur le passé devrait apporter la réponse et surtout inciter à l'action. Avant qu'il ne soit vraiment trop tard.

### **Emanuele Gazzo**

(1) Pour la signature des textes, l'ordre alphabétique fut adopté : Belgique, Allemagne, France, Italie, Luxembourg et Pays-Bas. On notera que, mis à part Segni, Adenauer et Bech, il n'y avait pas de chefs de gouvernement et que le deuxième signataire était dans la plupart des cas le chef de la délégation aux négociations de Val Duchesse.